

La poudrerie : Vent du nord-ouest, Vent froid (photographies)

Jean Provencher

Numéro 6, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (imprimé)

2371-1590 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Provencher, J. (2018). La poudrerie : Vent du nord-ouest, Vent froid (photographies). *Entrevous*, (6), 53–54.

HÉLÈNE PERRAS
UNE FILLETTE EN HIVER



PHOTO JEANPROVENCHEUR.COM

*Ceux qui rêvent éveillés ont conscience de mille choses
qui échappent à ceux qui ne rêvent qu'en dormant.*

EDGAR ALLAN POE

Certains après-midis de rafale et de grand froid d'hiver, la fillette s'asseyait sur le sofa de la cuisine, placé là pour regarder par la fenêtre. Elle aimait voir courir la poudrière sur le chemin public, où personne ne pensait à se risquer par ce temps. La poussière blanche lui apparaissait comme la longue crinière d'un cheval courant à vive allure. Parfois, la fillette se levait, appuyait son front contre la vitre et fixait le parterre enseveli sous la neige. Dans les amoncellements de givre dissimulant les arbustes, une kyrielle d'oies tremblantes espéraient retrouver au printemps leur volier migrant vers l'Arctique. Des heures durant, son imagination enfantine s'emparait ainsi des formes laiteuses qui naissaient dans ce paysage familier.

Au ras des champs, le mouvement sans cesse recommencé de petites bourrasques faisait tourbillonner en apesanteur des masses floconneuses hésitantes, qui partaient se perdre dans la démente des éléments. Créés par les premières tempêtes de la saison, les bancs de neige durcis étaient devenus des dunes de glace. Plus loin, jusqu'au bois, se déroulait le spectacle de la fureur du vent s'engouffrant à l'infini à travers les arbres dont les branches dénudées se heurtaient. De-ci de-là, des tiges sèches se détachaient, voletaient, fouettant le paysage. À l'horizon, le Soleil pourpre oscillait en touchant le faite des grandes épinettes noires. Un éclairage rouge et luisant descendait sous son disque vermeil. Dans cette vision du couchant, un sanglant ruisseau de lumière semblait avoir été dessiné dans un désert nordique. Puis, l'instant s'arrêtait sur cette étrange rêverie de beauté et d'effroi. Tout se voilait dans la nuit menaçante qui tombait en secouant les volets.

Pendant ce temps, la mère trottinait entre le poêle et la table, remuait la soupe, raclait autour du plat de pommes de terre, donnait de petits coups secs avec la cuillère sur le bord de la marmite. Enfin, elle allumait la lampe pour souper.



Je ferme les yeux, une saison immaculée palpite.

Le secret de la Lune s'étale sur la neige.

Ma chanson et la chute des flocons se coalisent.

Entre mes mains, les cristaux se marient, une balle de neige grossit, un bonhomme peut-il vraiment me sourire ?

Un cadeau du ciel : ce matin la neige empêche les hommes de courir se ruiner au travail. Contre toute attente, le temps se dilate...

L'hiver pourrait-il refroidir la folie marchande, figer l'intelligence-machine, obliger l'homme à reprendre sa promenade un pas à la fois, une seconde après l'autre ?

Gaia, notre Terre patiente, encaisse les coups de pieds de ses rejetons. Ils sont si jeunes, elle comprend cette ardeur à tout bousculer, ce plaisir à marquer, éprouver ses griffes sur la peau de sa mère.

Gaia tremble. Il vous faut grandir, les enfants.

Gaia rugit. Le feu sort de ses pores. La mer gifle ses rivages. Le sol glisse sous l'eau.

Les arbres et les insectes se retirent dans son ventre. En attente de jours meilleurs.

Au seuil de l'hiver, j'ai foi : une étincelle de conscience n'attend que le repos des guerriers pour circuler de l'un à l'autre lorsque le gout de survivre vaudra plus que les actions en bourse.